**Texte n°2** extrait de Halté J.-F. (1998). L'espace didactique et la transposition. Pratiques, 97-98, pp. 171-192 (extrait cité p. 189-191) <https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1998_num_97_1_2485>

Les valeurs, en tant que telles, ne sont pas des objets d'enseignement, du moins pas dans le paradigme de l'enseignabilité sur lequel repose la définition communément admise de la didactique. Ce sont des objets de *croyance*, ou *d'adhésion*. De tels objets se rencontrent *ad libitum* dans les matériaux scolarisés. La classe de français est un lieu où circulent nécessairement des valeurs, les produits sur lesquels elle travaille en sont traversés de part en part, la culture qu'elle laboure (et par laquelle elle est labourée) est un lieu permanent de conflits de valeurs, la moindre intervention du maître ou de l'élève est appréciée dans ce champ. Ce sont là des banalités, certes, mais qu'il vaut mieux rappeler. Il en est de même dans d'autres disciplines : les sciences de la vie par exemple, dans certaines conjonctures d'actualité […] sont affectées de valeurs, les sciences économiques et sociales […]. Bref, les valeurs sont partout pour la raison élémentaire que l'axiologisation - la projection, l'affectation de valeurs aux objets du monde est un mode ordinaire d'appréhension de notre environnement. […]

Dans ce cadre général, le cas de la matière français est un peu particulier. Ainsi par exemple, la naïveté de Candide, son innocence, est un trait figuratif caractéristique du personnage permettant la construction de son rôle thématique et le rendant apte à accomplir son parcours narratif de «héros ». De ce point de vue, la naïveté entre de plein droit dans le cadre narratologique. Indépendamment de cette fonction, l'innocence est aussi, une valeur pourvue d'une fonction sémiotique : elle interroge un système de valeurs, philosophique, et entre en conflit dans le texte de Voltaire avec d'autres valeurs. L'innocence de Candide se heurte à la brutalité et au cynisme du baron, à la piété des inquisiteurs, etc. De ce point de vue, le livre est à considérer, pourquoi pas, comme un conte éducatif dont tout un chacun peut faire son profit en en tirant des leçons pour sa propre vie. On pourrait en dire tout autant de la littérature dans son ensemble. S'il est certain que comprendre le texte voltairien, en accord en cela avec les théories de la réception des discours, c'est aller plus loin que l'étiquetage pointu et formaliste de sa textualité narrative, jusqu'à sa discursivité et à son interprétation, cela ne signifie pas pour autant que les valeurs positives ou négatives soient objet d'enseignement en elles-mêmes et pour elles-mêmes. A confondre la notion de valeur, passible d'enseignement au même titre que la notion de rôle, avec les valeurs elles-mêmes le risque encouru est considérable. S'imagine-t-on, à défaut d'une telle clarification, évaluer et noter le degré d'adhésion des élèves à ces valeurs ? On passerait alors de l'école laïque et républicaine à toutes les variantes de l'école dite «libre » que l'on voudra et l'on se retrouverait de fait à cent lieues du «développement de l'esprit critique » qui constitue l'une des retombées escomptables les plus précieuses de l'enseignement de la littérature. Qu'il existe des savoirs sur les valeurs, que l'on puisse en tracer les origines philosophiques, sociales, culturelles (i.e . religieuses), que l'on puisse même les systématiser (encore que l'entreprise soit d'une remarquable difficulté), que ces objets-là soient enseignables, est une autre affaire, qu'il ne faut pas confondre avec ce type de régression.

De telles questions mettent en cause la «matrice »[[1]](#footnote-1) de la matière. En essayant de caractériser celle-ci, dans le souci de l'unifier et d'augmenter sa cohérence interne, par son objet le plus massif - l'étude de la production et de la réception des discours écrits et oraux - on demeure dans le paradigme de l'enseignabilité. Si l'on glisse vers les valeurs elles-mêmes, on entre dans un autre paradigme, celui de l 'éducativité. Or, s'il est une institution dont c'est le métier que d'assurer l'éducation, c'est la famille, non l'école. Cette mission n'empêche en rien la famille d'enseigner, ou d'aider à apprendre, à lire. Ainsi s'interfacent institution d'éducation et institution d'enseignement. A l'inverse, s'il est du devoir de l'école d'enseigner à lire, avec toute la technicité dont elle est capable, rien ne l'empêche d'être en même temps un lieu d'éducation. Par ses démarches, par son organisation sociale, par l'exercice quotidien de ses règles de vie, l'école est un lieu éducatif, qui doit s'assumer comme tel certes, sans prendre pour autant cette fonction pour son but, sous peine d'y perdre son identité. La classe de français, en ce sens, est éducative, comme toutes les autres. Elle l'est un peu plus que les autres sans doute du fait des objets supports sur lesquels elle travaille, du fait aussi que son domaine étant celui du fonctionnement et du sens des discours, elle est un lieu du travail des valeurs. Si elle favorise la construction personnelle des valeurs, elle ne les enseigne pas. Notre école républicaine est laïque...

1. La «matrice », entre guillemets, parce que le français n'est pas la projection dans le scolaire d'une discipline savante constituée, mais un agglomérat d'emprunts ou de constructions propres. Voir Halté, J. -F. : «Interaction, une problématique à la frontière », in *Didactique du Français, état d'une discipline*, Chiss, David, Reuter éds, Nathan pédagogie 1995. [↑](#footnote-ref-1)